

Bruno Serralongue : « Je n'ai pas fini mon travail de photographe à Calais »

Photographe de 51 ans installé à Paris, Bruno Serralongue est l'auteur d'une série intitulée « Calais 2006-2018 », dont une partie est exposée en ce moment au centre Pompidou, à Paris. Il nous parle de son travail au long cours sur les migrants de Calais.



Bruno Serralongue a entamé il y a quatorze ans un travail de longue haleine sur les migrants de Calais. PHOTOS GIASCO BERTOU / BRUNO SERRALONGUE

PROPOS RECUEILLIS PAR ISABELLE HODEY
calais@lavoixdunord.fr

CALAIS.

– Votre série s'intitule « Calais 2006-2018 ». Est-ce à dire que votre travail à Calais est terminé ?
« Pas vraiment. Je vais certainement y revenir, mais sur un rythme moins régulier. En 2019, je n'y suis pas allé, mais j'ai prévu d'y retourner en février. Pour moi, c'est une série qui n'a pas de fin tant qu'il y aura à Calais des migrants qui veulent passer en Angleterre. »

– Pourquoi avoir choisi de travailler sur ce sujet ?
« Cela correspond à ma manière de travailler. Je lis beaucoup de la presse quotidienne. J'archive beaucoup d'articles qui peuvent servir à démarrer une série. Les migrants de Calais, j'en ai entendu parler à la fermeture du camp de Sangatte, c'est là que j'ai commencé à archiver, mais c'est seulement en 2006 que j'ai décidé de m'y rendre, je ne sais plus quel a été le déclic. Tout mon travail porte sur des enjeux politiques et sociaux, avec une attention accrue à la manière dont les médias rendent compte de ces événements. J'étais sensible à la situation des migrants. »

– Pourquoi avez-vous continué ce

travail sur une si longue période ?
« En 2006, je n'avais pas prévu d'y retourner. C'est en découvrant la situation sur place que j'ai décidé de revenir régulièrement pour suivre les migrants. Quand on lit dans les journaux que les gens vivent dans les abris, on est choqué mais, quand on est sur place, on ressent encore plus de colère. »

– Quel regard portez-vous sur l'évolution de la situation migratoire à Calais ?
« C'est presque une démission des gouvernements successifs qui ont pour la plupart géré le problème en envoyant plus de policiers à Calais. Au niveau local, la mairie de Calais est partie prenante dans l'hystérisation de la situation, même si je peux comprendre que quand on est maire d'une ville qui accueille depuis vingt ans une population qui cherche juste à passer, cela pose un problème pour les politiques locales. Mais à Grande-Synthe par exemple, il y a eu des réponses plus dignes qu'à Calais. Heureusement que les bénévoles et les associations sont là... »

– Quel regard portez-vous sur le projet Jungle, où les migrants étaient invités à photographier leur quotidien ?
« Je trouve ça extraordinaire. C'est intéressant car les migrants sont peut-être les mieux placés

pour parler de ce qu'ils vivent au quotidien. Pour moi, il est important qu'ils gardent des traces. Leurs photos sont faites avec des portables, ce qui permet de les transmettre et de donner ainsi des nouvelles à leur famille. Pour moi, ces ateliers sont une forme de résistance à une sorte d'effacement que l'État fait subir aux migrants, qui à Calais sont rejetés à la périphérie. Ils disent : je continue à exister à travers la photographie. »

– Quelques photos de votre série sont actuellement exposées au centre Pompidou, à Paris, où elles sont confrontées à des photos d'actualité et à des photos de migrants, avec des vidéos témoignages invitant à la réflexion. À quand une exposition à Calais ?
« J'apprécierais beaucoup ! Ce serait intéressant de montrer à Calais cette situation. Mais je ne me sens pas légitime pour exposer seul... Peut-être comme au centre Pompidou, en associant des photos de presse et des photos d'habitants. Je suis persuadé que des dizaines de bénévoles ont fait des photos depuis toutes ces années. Ce serait intéressant pour la mémoire collective sur ce phénomène. »

Exposition : Calais, témoigner de la « Jungle » Bruno Serralongue/Agence France-Presse/Les habitants. Jusqu'au 24 février au centre Pompidou, à Paris. Entrée libre.

Un travail exigeant



– Est-ce plus difficile de travailler maintenant que du temps de la jungle, où tout était là, sur place ?
« C'était moins agréable pour moi de travailler dans la jungle. Tout y était donné, ça devenait un peu comme un parc d'attractions pour journalistes, un réservoir d'images où on n'avait qu'à se servir, sans besoin d'enquête au préalable. Cela a donné un effet de standardisation des images en même temps qu'une surexposition médiatique qui a pu être exploitée par l'extrême-droite pour dire : "Vous voyez, on est envahis par les migrants". »

– Quelle différence faites-vous entre votre travail photographique et celui d'un photographe de La Voix du Nord par exemple ?
« Il n'y en a pas un qui est mieux que l'autre. Ce n'est pas une question de style, de qualité esthétique, c'est une question de temps. La grande différence, c'est l'imédiateté ou non de leur diffusion et de la réception par le public. Un photographe de La Voix du Nord est soumis à des contraintes de diffusion qui ne sont pas les miennes. Moi, j'y vais sans commande, il peut se passer plusieurs mois avant que mes photos ne soient visibles dans une exposition. Les photos que je produis ont peut-être une durée de vie plus longue qu'une photo de presse qui est vite chassée par une autre. »